

CETTE BONNE CRITIQUE !!!

Que voulez-vous, moi, je suis un naïf, est-ce ma faute? Je ne veux pas chercher à approfondir une question aussi complexe, souvent je me suis bien trouvé de posséder cette qualité ou ce défaut, comme vous voudrez bien l'appeler, cependant aussi ma naïveté m'a joué des tours hélas bien cruels. Tenez, un tout petit exemple entre mille que je pourrais vous citer jusqu'à sommeil complet.

J'aime, j'adore le théâtre, et jusqu'à ce jour j'avais la naïveté de me laisser diriger par le critique influent d'une grande feuille montréalaise, naturellement je ne manquais pas une seule pièce attendu que mon critique les trouvaient toutes bonnes et que les artistes y étaient toujours excellents.

Donc, un certain mardi, j'attendais avec une impatience fébrile la venue de ma Gazette ou mon critique influent élucubra en une prose savante et sûre les qualités dominantes d'une pièce et la valeur de ceux qui l'interprétait.

Oh heureuse chance, divin bonheur, on joue en ce moment la Tosca de M. Sardou au Théâtre Français. Vite lisons ce qu'en pense mon critique influent pour avoir une idée d'ensemble et apprécier ensuite s'il y a lieu de juger.

"La Tosca, l'émotionnante œuvre de Sardou, a été jouée hier soir au Théâtre Français, devant un auditoire appréciateur et intéressée. L'attraction de la représentation était les débuts dans cette ville de deux artistes venus de Paris pour renforcer la troupe, Mlle Laure Fleur a montré qu'elle était une artiste habile et émotiennate, et M. Patris par son travail intelligent dans son grand rôle a prouvé qu'il sera un grand appui dans le succès des futures pièces." (La "Gazette" du 7 novembre 1905.)

C'était bref concis, mais sûrement bien juger, j'allais donc me délecter et entendre les deux grands artistes que Paris avait bien voulu laisser échapper.

D'un coup de téléphone je retiens un confortable siège d'orchestre, j'arbore mon linge le plus fin et en route.

Tel un bon chien sous le vent d'un gibier, je tombe en arrêt devant l'affiche colossale du Français. Est-ce que je rêve, ai-je une allucination, suis-je aveugle ou en proie au plus effrayant des cauchemars; en caractère long comme ça, je lis au lieu de la "Tosca", "Don César de Bazan." Des gens venus de Lachine, du Bout-de-l'Île et d'ailleurs parlaient avec animation, je n'y fis point attention: Erreur fatale. Fatale erreur, m'écriai-je, ce n'est pas Don César c'est la Tosca que l'on joue, mon critique est infaillible.

Je demandai au guichet:

—Que joue-t-on ce soir?

—Voyez l'affiche, Monsieur: Don César de Bazan.

—Hein? quoi? Vous dites?

—Don-Cé-zar-de-Ba-zan.

Je n'attendais pas le remboursement de mon billet, je m'enfuis.

En arrivant chez moi mes regards tombent sur le "Samedi" ou s'étale le compte rendu de la Tosca, c'est une obsession, une poursuite!!

Mais quelle rage ont donc ces gens-là de parler de ce qu'ils n'ont jamais vu??

Et maintenant comment vais-je faire pour aller au théâtre si l'on ne peut se fier aux critiques.

"Patris" mais drôle!

G. Dy.

— : o : —

PETIT CONTE

Elle est noire et démesurée,
Sa forme vraiment surannée
Me fait souvenir vaguement
De ces costumes d'enterrement;
Sa coupe est d'une mode antique
Ses revers de soie authentique.
Elle promène dès le matin
Son air désabusé, hautain
Et quand on la voit qui s'avance
Rigide ainsi qu'un monument
On se demande ingénument:
Va-t-elle nous dire sa souffrance?
Qui diable recouvres-tu donc?
O redingote aux pans si longs?
Est-ce un pleureur assermenté,
Un veuf de ses chagrins hanté,
Un diplomate ou un docteur,
Un magistrat, un procureur,
Quelque talent majestueux,
Un homme illutre, talentueux,
Quelque seigneur au nom pompeux,
Savant, poète, soldat fougueux?
Hélas, Messieurs, de dire j'ai honte,
Ce que cache ce vêtement,
Car cela est tout simplement
Un Conte, qu'ici je raconte.

COROT ZYF.

7 novembre 1905.

— : o : —

Je n'ai pas rencontré un homme avec lequel il n'y eût quelque chose à apprendre.

A. DE VIGNY.

Le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas.

PASCAL.

Il est mal de violer sa parole sans raisons, mais on trouve toujours une raison.

FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.